

ALPHONSE ROYEN

« Changer le monde et se changer »



Père de six enfants, tous adoptés, Alphonse Royen fut enseignant, coopérant, éducateur social, sénateur, travailleur forestier et aujourd'hui écrivain. À 74 ans, toujours révolté face à la misère, la faim et la planète saccagée, il publie *Le journal d'un petit con*, savoureux et interpellant.

Le journal d'un petit con raconte avec humour l'histoire d'un « beauf » parfait, supporter du Standard, amateur de bières et de bagnoles, matérialiste, borné et égocentrique qui ne supporte pas son voisin flamand cultivé, humaniste, tolérant. Une rencontre explosive. Vous faites dire à un de vos personnages : « Le confort rend fort con... »

– C'est le plaisir de jouer avec ce mot évidemment, une formule lapidaire réductrice mais il y a du vrai. Ce ne sont ni les saints ni les salauds qui font pencher l'humanité dans un sens ou l'autre mais la masse immense des mous, des médiocres qui font ce monde. Jamais le divertissement n'a pris autant de place dans la société et il empêche de voir qu'on va dans le précipice. La maison brûle et nous regardons ailleurs.

– Il y a longtemps que vous êtes ainsi, révolté, sensible au sort des gens qui souffrent ?

– Aussi loin que je me rappelle, je n'ai jamais pu admettre qu'on puisse être indifférent au sort de nos frères humains, a fortiori quand on essaye d'être chrétien et qu'on prend au sérieux le message évangélique. Enfant, la découverte qu'il y avait eu dans l'histoire humaine, le système de l'esclavage m'écœurerait. La lecture d'*Eugénie Grandet* de Balzac traitant de la misère au XIX^e siècle en France m'avait aussi fort touché. J'ai toujours retenu cette phrase de Jean-Jacques Rousseau : « Tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu ? »

– C'est peut-être pour cette raison que vous avez décidé avec votre épouse, dès votre engagement de mariage, d'adopter des enfants du tiers-monde ?

– Nous avons essayé d'être utile à notre manière. Nous avons le projet d'avoir d'abord un enfant de notre union et ensuite d'en adopter plusieurs. Nous trouvons que ce serait bien si nous pouvions à notre mesure prendre en charge des gosses dans la misère et abandonnés plutôt que de mettre au monde uniquement nos propres enfants. Il s'est fait que nous n'avons pas pu avoir d'enfant et nous y avons vu comme la confirmation, un signe, que notre projet était le bon. C'est ainsi que nous avons adopté progressivement deux Indiens, un Congolais, un Équatorien et deux Haïtiens. Quatre garçons, deux filles avec des réussites et

des difficultés comme pour toute famille. Et une belle fraternité entre eux.

– Vous êtes né dans un milieu d'origine paysanne. Votre père était boucher. Vous étudiez au collège de Herve, sortez avec un diplôme de l'Université de Liège en philologie classique, enseignez le latin et le grec de 1960 à 1970 dans un collège de Verviers. Puis premier changement de cap, vous devenez coopérant au Zaïre de 1970 à 1972.

– Nous sommes partis avec nos deux enfants indiens adoptés.

Dans un premier temps, j'ai enseigné dans une école composée majoritairement d'enfants belges. Ce n'était pas mon but mais finalement j'ai pu faire la classe à des Africains. Là-bas, j'ai été souvent indigné devant l'indifférence de certains Européens au sort misérable des populations locales. Pour des raisons familiales, nous sommes rentrés plus tôt en Belgique. Nous avons adopté et ramené avec nous un petit Zairois abandonné et recueilli par un orphelinat de religieuses.

« Si on se mettait à vivre selon l'Évangile, l'esprit des Béatitudes ou selon les conceptions bouddhistes, le capitalisme serait en danger. On ne vendrait plus. »

– À votre retour, vous n'avez pas repris l'enseignement, préférant travailler neuf mois en usine comme ouvrier...

– En attendant un poste d'éducateur social, j'ai voulu connaître de plus près ce qu'était la condition ouvrière. J'ai travaillé en usine, à la chaîne, sur des machines. J'avais été très impressionné par la lecture de *La condition ouvrière* de la philosophe Simone Weil. Elle avait raison. J'ai vraiment découvert ce que signifie être dépossédé au quotidien de son autonomie. Ceci dit, je n'ai jamais été tenté par le communisme.

– Vous êtes devenu éducateur social à Liège dans une maison d'enfants dont beaucoup de parents étaient déçus de leur responsabilité parentale, placés là par le juge de la jeunesse...

– Je pensais pouvoir être plus utile ailleurs que dans l'enseignement. Il n'y a

pas que des gosses qui meurent de faim à aider mais aussi des enfants qui manquent d'une famille. De 1974 à 1980, j'ai accompagné ces enfants mais à la longue, c'était très dur. Il y a eu une usure nerveuse. J'ai tenu six ans alors qu'en moyenne, dans ce genre d'institution qui compte une centaine d'enfants, les éducateurs restent en moyenne un an et demi. J'ai alors eu l'opportunité d'entrer comme ouvrier dans les forêts domaniales.

– *L'appel de la forêt...*

– Oui, j'ai toujours aimé les arbres et la forêt. Je m'y sens bien, même seul, même s'il fait froid ou s'il neige. Enfant, j'aimais aller chez mes deux grands-parents tout simplement parce qu'il y avait des arbres. J'apprécie les travaux dans les forêts domaniales : plantation, élagage, protection des arbres contre les dégâts que peuvent faire les animaux. Certains n'ont pas compris ce choix. Je gagnais moins que comme enseignant mais c'était mon souhait : vivre simplement en accord avec ma sensibilité plutôt que dans un plus grand confort.

– C'est alors que vous avez été sollicité en 1981 pour devenir tête de liste au Sénat sur la liste Écolo dans l'arrondissement de Verviers. Vous avez été élu avec cinq autres premiers parlementaires de ce parti. Certains se souviennent de votre fameuse arrivée au Parlement en vélo. Cela a marqué les esprits...

– Depuis longtemps, je soutenais spontanément la démarche écologique. J'ai un émerveillement spirituel et chrétien devant la création, la nature qui doit être sauvegardée. Par sympathie, je soutenais des groupes comme « Nature et Progrès » ou « Les Amis de la Terre ». Voilà pourquoi j'ai accepté d'être tête de liste. Cette élection a été une surprise pour moi. Je ne pensais pas être élu.

– Vous n'êtes finalement resté sénateur que quatorze mois... Pourquoi avoir quitté la fonction si vite ?

– C'était très prenant et je ne parvenais plus à m'occuper de mes six enfants. J'étais remplaçable au Sénat mais pas dans ma famille. J'ai constaté aussi que comme parlementaires nous n'avions pas tellement de pouvoir. Plus fondamentalement, je me suis rendu compte que je n'étais pas fait pour ce type de travail. Je suis alors retourné avec bonheur au travail en forêt jusqu'à ma retraite en 1998.

– *Vous êtes resté militant Écolo jusque 1999, moment où vous renoncez à votre affiliation au parti...*

– Je n'étais pas d'accord avec la participation au gouvernement arc-en-ciel avec les libéraux. Je pensais et je pense toujours qu'on est allé trop vite au pouvoir. On a accepté des politiques sans parvenir à faire vraiment bouger les choses dans un sens écologique, si ce n'est ici et là de manière trop marginale.

– *Une critique que vous partagez encore aujourd'hui ?*

– Je sais qu'on ne peut pas tout obtenir de suite, qu'en politique, on obtient des succès par petits pas, qu'il faut accepter des compromis avec d'autres visions. Mais on est allé trop loin. Il y a évidemment des gens très bien dans le mouvement mais aussi des opportunistes. Après avoir goûté au pouvoir, certains deviennent des « réalistes », comme on dit. Mais qu'obtiennent-ils comme réalisations ? On avalise des politiques où je ne m'y retrouve pas. Par exemple, on en arrive à soutenir le circuit de Francorchamps par réalisme. C'est aberrant de maintenir ce lieu de culte de la bagnole, de la vitesse. Francorchamps, c'est ringard, archaïque. C'est aussi très grave pour la portée symbolique que cela représente... On banalise et on accepte la pub qui envahit les ondes à la RTBF. On n'est pas très engagé dans la défense du tiers-monde. Le parti s'est beaucoup rangé. C'était une grande espérance qui s'est pas mal tarie. Dans les débats sur les questions éthiques, on manque de prudence et on accepte trop facilement le laisser faire.

– *Seriez-vous aujourd'hui un adepte de la décroissance ?*

– Oui, objecteur de croissance. Je soutiens ce mouvement.

On parle aujourd'hui de simplicité volontaire. Depuis toujours, avant qu'on ne lance ce mot, j'essaie de vivre ainsi, que ce soit dans le domaine des transports, de l'alimentation, de l'usage des médias.

– *L'avenir vous rend-il inquiet ?*

– On n'a pas encore touché le fond. Or, il faut le toucher pour remonter. Je suis anti-doloriste et anti-catastrophiste. Mais quelque part, de manière un peu provocante, je pourrais dire : il faut que l'humani-

té sente le danger, ce qui n'est pas le cas. Un peu comme l'enfant qui doit se brûler pour se méfier du feu...

– *Vous n'aimez pas le capitalisme...*

– Le capitalisme amène des catastrophes écologiques, spirituelles et humaines mais aussi un certain esprit de mai 68. Ce mouvement a eu d'excellentes retombées mais on s'est trompé sur la libération. On a libéré non pas le meilleur dans l'homme mais ce qui permettrait de vendre beaucoup, les pulsions les plus primaires, comme la violence ou le porno. Si on se mettait à vivre selon l'Évangile, l'esprit des Béatitudes ou selon les conceptions bouddhistes, le capitalisme serait en danger. On ne vendrait plus. On observe une alliance malsaine entre les libertaires qui veulent jouer sans entrave et les adeptes du libéralisme économique sans entrave.

« Ce ne sont ni les saints ni les salauds qui font pencher l'humanité dans un sens ou l'autre mais la masse immense des mous, des médiocres. »

– *Vous identifiez dans votre livre trois désastres : la pauvreté ou la faim dans le monde, la terre malmenée et vous insistez aussi sur le désastre spirituel...*

– Oui, cette dimension spirituelle me paraît essentielle et négligée. Il y a un tas d'explication à la crise du christianisme. Certains pensent qu'il faut aller avec son temps, avec le monde, suivre l'évolution... Je suis avec mon temps mais je suis contre ce qui abîme le monde, la terre, les hommes. Par exemple, je ne suis pas favorable pour m'adapter à toutes les mœurs d'aujourd'hui.

– *Faudrait-il retrouver une pratique des vertus, un mot qui apparaît ringard aux yeux de certains ?*

– Oui, je suis pour la défense des droits de l'homme, la transformation de la société mais on doit aussi travailler sur soi. Je regrette que certains perdent ce sens du devoir, cette nécessité de suivre sa conscience. Idem dans l'Église. Il ne suffit pas de changer le pape ou les évêques pour que les choses bougent. Il faut tout autant se changer. J'admire notamment

une vertu : le courage. Beaucoup de chrétiens en manquent. Les sœurs clarisses de Malonne en ont fait preuve en accueillant Michelle Martin. Je m'étonne de ces gens choqués alors que ces chrétiennes agissent tout simplement selon leur conscience évangélique.

– *Vous ne cachez pas être chrétien...*

– Je mets ma foi non pas dans des valeurs chrétiennes mais dans le Christ. J'ai une fidélité au Christ et pour moi, c'est essentiel. Vouloir vivre selon les Béatitudes, les prendre au sérieux, c'est difficile, exigeant et c'est ce qui éloigne certains de l'Église. Ceci dit, pour l'honneur de l'homme et l'avenir de l'humanité, il vaut infiniment mieux être athée et combattre la bassesse qu'être chrétien et consentir à cette bassesse. Il fut un temps où je prenais une certaine hauteur ou distance par rapport à certaines pratiques pieuses. Puis je me suis dit qu'il ne fallait pas être hautain. Je me suis simplement un peu engagé dans ma paroisse, classiquement dirais-je. Je fais de temps en temps aussi des retraites en silence.

– *Quelles sont les figures chrétiennes qui vous touchent particulièrement ?*

– Elles sont nombreuses : Pascal, Edith Stein, les saintes Thérèse, Etty Hillesum, les mystiques comme maître Eckhart ou actuellement l'écrivaine Sylvie Germain qui a préfacé mon livre précédent.

– *Révolté mais pas désespéré ?*

– J'ai une admiration de la beauté de la nature et de la bonté qui existe, qui fait pencher mon espérance vers un au-delà inouï.

Propos recueillis par **Gérald HAYOIS**
